

Les macarons

L'air n'est pas froid, il est glacial et Paula rajuste sur son nez rougissant sa petite écharpe winnie l'ourson. Elle l'a trouvée aux pieds des escalators, station Anvers. Un tout petit a dû beaucoup pleuré. En la portant sur le revers, l'ourson jaune est plus discret sur le nez d'une femme de 50 ans qui en fait 70. Pour passer le temps et rentabiliser sa carte orange à demi-tarif pour cause de RMI, Paula parcourt Paris en souterrain. Deuxième wagon, strapontin dos à la cloison. Aux heures de pointe, elle ne se lève jamais, alibi de l'âge. Les costumés en pardessus et parapluie grommellent en lui piétinant les bottes. Il y a les éternels « A vot'bon cœur M'sieur Dame » « Je sors de prison : des sous pour ne pas y retourner » « pour manger et rester propre ». Il y a ceux qui vendent des journaux, ceux qui haranguent les voyageurs dans les roulis du métro, les roumains avec des petits papiers franco-anglais : 3 childrens à nourrir - 2 euros please. Ça ne sert à rien, pense Paula. Il y en a qui lisent le journal avec un Ipod vissé dans les oreilles, les autres fixent le vide de leur journée bien remplie. Il y a ceux qui secouent la tête en disant « non merci », ceux qui regardent subitement par la fenêtre et quelques bonnes poires qui glissent des centimes d'euros pour se vider les poches et la conscience. Quand le gobelet s'agite sous son nez, Paula le fixe et compte. L'activité est elle rentable ? Il faut bien qu'elle envisage sa retraite.

Novembre à Paris ressemble à une nuit polaire sur l'antarctique- les ours blancs en moins. Ne pouvant pas manger cinq fruits et légumes par jour, il lui reste la marche pour entretenir son système cardio-vasculaire. Au jardin du Luxembourg, Paula rejoint le flot des Mamans et des nurses déambulant sous les marronniers nus. Ailleurs, le sol serait jonché de feuilles or et rouge ; ici, les souffleuses ont fait leur ouvrage et les gravillons sont impeccables. Les enfants gravures de mode, bonnets à pompons et bérets revenus d'un autre siècle, jouent, les fesses posés dans des bacs à sable. Au carré des jeux, il faut compter deux euros pour passer le tourniquet d'entrée. Avisant un banc, partiellement occupé, Paula demande :

« Excusez moi, je peux ? »

La dame, une toque noire et des gants de cuir fin, sourit pour répondre, une dent tachée par le rose d'un macaron

« Je vous en prie. »

Paula aime venir ici. Tout y est trop domestiqué mais on peut se reposer sans crainte de se faire tirer son sac ou insulter par un ivrogne.

La dame est jeune, enfin plus jeune qu'elle. Une petite cinquantaine conservée par le vélo d'appartement, le repos d'une vie tranquille et les crèmes revitalisantes. La boîte en carton « Ladurée » ouverte sur les genoux, la dame à la toque saisit délicatement du bout de ses doigts gantés un macaron coloré pour le croquer. Paula s'est toujours demandée quel goût pouvait bien avoir un macaron. De loin, ça fait chimique. De près, ça ressemble à un pouf miniature. Ça doit être moelleux comme la génoise de sa mère, sucré comme le dessert du mariage de sa cousine, un petit goût d'interdit comme les canards au génépi de l'oncle Bertrand. Ce n'est pas que la dame ait remarqué le questionnement intérieur de Paula ; ces gens là ne remarquent pas grand chose mais leur solitude est également quotidienne.

« Voulez-vous un macaron ? »

La boîte est tendue vers Paula. Elle hésite : un rose, un vert et deux marrons. Ses doigts noueux et rougis tressaillent. La dame est contente d'échanger, ses yeux verts pétillent et Paula croit y lire la satisfaction de la bonne action. Paula se ravise et s'entend dire, plus sèchement qu'elle ne l'aurait voulu :

« Non, je vous remercie, je n'ai jamais aimé les macarons .»

Les yeux verts virent au kaki, le sourire se fige. Rajustant sa toque, se détournant ostensiblement en croisant les jambes, la dame affiche sa désapprobation : Comment peut on ne pas aimer les macarons ?

Léa Antony